

Lucien de Samosate

« À vrai dire, ce que tu fais en ce moment est le contraire de ce que tu cherches. Tu t'imagines que tu auras l'air, toi aussi, d'une personne cultivée si tu t'appliques à acheter les livres les plus beaux, mais ta tentative est un échec et devient, d'une certaine façon, la preuve de ton inculture. »

(Lucien, Contre l'inculte qui achète de nombreux livres)

Comme le bibliomane de Lucien, je dépends pour le choix de mes livres des conseils d'autrui, qui passent souvent par les médias. C'est dans *Le Monde des livres* (publicité gratuite) que je suis tombé sur un article très élogieux signalant la publication de *Lucien, Œuvres complètes* (traduites par Anne-Marie Ozanam, *Les Belles Lettres*, 2018, 1394 pages), qui m'a convaincu de l'acquérir.

Bien qu'ayant enseigné (entre autres) « les belles lettres », et grand lecteur devant l'Éternel, je souffrais au départ de ce qui était alors considéré comme une tare : j'étais un « moderne », comme on disait, c'est-à-dire que je ne m'étais frotté ni au latin ni au grec, lacunes que je n'eus jamais le temps ni d'ailleurs l'envie de combler. Premièrement parce que si le français savant a beaucoup puisé dans le lexique latin et grec, comme le recommandait la Pléiade et bien avant elle, le premier ne dérive pas des deux autres. Deuxièmement parce qu'il fallait parer au plus pressé, c'est-à-dire ouvrir les fenêtres alors très étroites que mes études m'avaient ouvertes sur la littérature : c'étaient plutôt des meurtrières qui ne donnaient que sur la France et, marginalement, sur l'Espagne et l'Angleterre, pays dont j'avais appris la langue écrite et l'histoire littéraire, l'une et l'autre pratiquement arrêtées au XIX^e siècle. C'est donc par le biais des traductions que j'ai abordé les

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

littératures anciennes, comme presque tout ce que je connais des modernes. En ce qui concerne la Grèce, je n'avais jamais poussé au-delà des grands classiques du V^e siècle, ignorant tout de la période hellénistique (III^e et II^e siècles avant notre ère) dont peu de choses, je crois, nous sont parvenues, et de la période romaine, à l'exception notable du merveilleux *Daphnis et Chloé* attribué à Longus, petit roman initiatique que l'on situe entre le II^e et le III^e siècle de notre ère et dont la tendresse, la sensualité et l'humour m'ont enchanté. De Lucien, je ne connaissais que le nom, sans même me souvenir de l'occasion à laquelle je l'avais rencontré. La substantielle introduction d'Anne-Marie Ozanam (40 pages) m'a d'abord permis de situer ce contemporain de Longus, né en 120 à Samosate et peut-être mort à Athènes en 192. Il m'a fallu faire un détour par Internet pour apprendre que la Commagène, province orientale de la Syrie de ce temps-là, à la jonction de l'Arménie et de la Cappadoce, et dont Samosate¹ fut la capitale au bord de l'Euphrate, était alors un état client de Rome, et qu'après une histoire tourmentée comme celle de tous les pays de cette région elle a disparu comme entité politique pour se fondre dans deux vilayets du sud-est de la Turquie. En fait, on sait peu de choses de notre auteur, mises à part les confidences glissées dans ses textes, à prendre avec précaution. Ce qui paraît certain, c'est que, comme d'autres rhéteurs de cette époque, il parcourut l'empire romain à son apogée, trouvant partout un public disposé à entendre ses discours, et recueillant à ce métier gloire et fortune, et que le Moyen Âge et la Renaissance l'ont fort apprécié. Mais venons-en à son œuvre.

Faut-il l'avouer ? Mon premier sentiment fut la déception : je

¹ « En 1989, le site de Samosate est englouti sous les eaux du lac de retenue du barrage Atatürk. » (*Wikipedia*)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

découvrais un rhétoricien bavard, aux textes parfaitement huilés mais, me semblait-il, inactuels. L'éloge paradoxal – ceux du tyran Phalaris réputé pour sa cruauté, de la mouche, etc. – est un genre plutôt niais ; la prolalia, « *bavardage préliminaire* » à un discours, peut comporter également de l'humour mais ne mène pas loin non plus, et si j'ai défendu dans *Approches de l'image* ([Exercice 9 : La peinture](#)) la légitimité de l'ecphrasis, description d'un tableau, d'une sculpture, voire ici de thermes, il faut avouer qu'en l'absence de l'œuvre, elle ne présente plus guère qu'un intérêt archéologique, et j'admire la patience des traducteurs, sans doute moins animés par l'intérêt des textes que par le défi lancé par leur transposition d'une langue à l'autre. Et puis, soudain, ce fut l'éblouissement des *Histoires vraies* : sur les traces de l'*Odyssée*, ces récits fantastiques dont on a fait les ancêtres de la science-fiction mais qui, selon la traductrice, relèvent d'un genre alors très en vogue, ont connu un grand succès jusqu'au XVIII^e siècle. Érasme en raffolait, et elles ont inspiré des œuvres particulièrement importantes comme l'*Utopia* (1516) de Thomas More, *La Cité du soleil* (1604 et 1613) de Tommaso Campanella, des épisodes fameux de *Gargantua* (entre 1533-1534 et 1535) et du *Cinquième Livre* de Rabelais, un roman didactique de l'astronome Kepler, *Somnium seu opus posthumum de astronomia lunari*², l'*Histoire comique des États et Empires de la Lune* et l'*Histoire comique des États et Empires du Soleil* (publiées respectivement en 1657 et 1662) de Cyrano de Bergerac, *Les Voyages de Gulliver* (1721) de Swift et le *Micromégas* (1752) de Voltaire ! Et voilà pourquoi le nom de Lucien de Samosate ne m'était pas étranger ! Bien entendu, ces ouvrages en ont inspiré ou influencé bien d'autres jusqu'à nous,

2 « *Johann Kepler (trad. et notes Michèle Ducos), Le Songe ou astronomie lunaire, Presses Universitaires de Nancy (coll. Textes oubliés), Nancy, 1984* » (Note de Wikipedia)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

dans les domaines du fantastique et de la science-fiction.

Ma seconde bonne surprise fut de découvrir l'incroyable modernité de sa pensée religieuse. Certes, la religion, dans le monde antique, était plutôt affaire d'observance des rites que de croyance. Mais il semble qu'au II^e siècle, dans le monde romain, on soit aussi loin de la période classique où Socrate fut accusé d'impiété, que nos Philosophes du XVIII^e siècle et nous-mêmes pouvons l'être du Moyen Âge. Cette distance est d'abord marquée par une façon de jouer avec la mythologie grecque qui n'a rien à envier à *l'Orphée aux Enfers* ou à *La Belle Hélène* d'Offenbach ou à la relation qu'entretiennent avec la mythologie chrétienne Diderot dans son *Essai sur la peinture*³ et Anatole France dans *L'Île des pingouins*. Surtout, deux textes, *Zeus confondu* et *Zeus tragédien*, le second reprenant les arguments du premier, offrent des dialogues étonnants. Dans le premier, Cyniscos contraint Zeus à reconnaître que les dieux n'ont aucun pouvoir puisqu'ils sont

3 « Si tous nos saints et nos saintes n'étaient pas voilés jusqu'au bout du nez ; si nos idées de pudeur et de modestie n'avaient pas proscrit la vue des bras, des cuisses, des tétons, des épaules, toute nudité ; si l'esprit de mortification n'avait flétri ces tétons, amolli ces cuisses, décharné ces bras, déchiré ces épaules ; si nos artistes n'étaient pas enchaînés et nos poètes contenus par les mots effrayants de sacrilège et de profanation ; si la vierge Marie avait été la mère du plaisir, ou bien, mère de Dieu, si c'eût été ses beaux yeux, ses beaux tétons, ses belles fesses, qui eussent attiré l'Esprit-Saint sur elle, et que cela fût écrit dans le livre de son histoire ; si l'ange Gabriel y était vanté par ses belles épaules ; si la Madeleine avait eu quelque aventure galante avec le Christ ; si, aux noces de Cana, le Christ entre deux vins, un peu non-conformiste, eût parcouru la gorge d'une des filles de noce et les fesses de saint Jean, incertain s'il resterait fidèle ou non à l'apôtre au menton ombragé d'un duvet léger : vous verriez ce qu'il en serait de nos peintres, de nos poètes et de nos statuaires »

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

soumis à la Providence et aux Destinées, que leurs prophéties n'ont aucune valeur et qu'il est donc inutile de leur rendre un culte, et que le monde qui ne présente qu'injustice ne peut être gouverné par un être intelligent. Dans le second, les dieux voient un philosophe athée, Damis, mettre facilement en déroute et tourner en ridicule Timoclès, qui prend leur défense. Comment ne pas se dire que le christianisme puis l'islam on fait régresser l'humanité de plusieurs siècles, et pour longtemps ? Homo sapiens est un animal religieux parce que « *La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple* »⁴. On frémit, parce que l'Histoire bégaie, en songeant à la nouvelle religion qui se prépare peut-être, dans ce XXI^e siècle où les souffrances et l'inégalité atteignent des sommets. Mais comparaison n'est pas raison.

En attendant, constatait Hermès à la fin de *Zeus tragédien* à propos de l'incroyance : « *Est-ce un si grand malheur que quelques hommes repartent convaincus par ces idées ? Ils sont bien plus nombreux à penser le contraire : la foule des Grecs et tous les barbares sans exception.* » Parvenu seulement au tiers de ce gros bouquin, je me réserve d'en reparler si j'y trouve d'autres pépites.

Lundi 25 juin 2018

4 *Critique de la philosophie du droit de Hegel* (Karl Marx, 1843)